

TROIS QUATORZE



QUICONQUE A
BEAUCOUP VU,
PEUT AVOIR
BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

PROGRAMMES
INTERNATIONAUX
D'ÉCHANGES
04 42 91 31 00 • 01 55 78 29 90
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 AIX
www.piefrance.com
Membre de l'Office.
Membre de l'U.N.A.T.
Membre de l'U.N.S.E.

LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES

● OCÉANIE ● AUSTRALIE ● NOUVELLE-ZÉLANDE ● AMÉRIQUE ●
ARGENTINE ● BRÉSIL ● CANADA ● ÉTATS-UNIS ● MEXIQUE ● ASIE ●
CHINE ● INDE ● JAPON ● MONGOLIE ● THAÏLANDE ● TURQUIE ●
TAÏWAN ● EUROPE ● ALLEMAGNE ● DANEMARK ● ESPAGNE ● FRANCE ●
FINLANDE ● ITALIE ● NORVÈGE ● PORTUGAL ● RÉPUBLIQUE
TCHÈQUE ● RUSSIE ● SUÈDE ● SUISSE ● AFRIQUE ● AFRIQUE DU SUD

PROGRAMMES
INTERNATIONAUX
D'ÉCHANGES
Partir ou accueillir
Une année scolaire
Un semestre scolaire
Entre 15 et 18 ans
Plus de vingt destinations
différentes, réparties
sur les cinq continents

PUBLICATION ANNUELLE

n°
54

32^e ANNÉE — N° 54 — LE JOURNAL DE PIE

PRINTEMPS 2014

NE PEUT ÊTRE VENDU

Un outil pédagogique

PARTIR OU ACCUEILLIR

Trois Quatorze, qui s'intéresse depuis des années aux systèmes scolaires du monde entier et qui a « visité » tant d'écoles, a choisi, dans ce numéro, de se concentrer sur le système éducatif français et sur des questions générales touchant à la pédagogie.

Notre journal a rencontré deux directeurs d'établissements et les a questionnés sur les problèmes rencontrés par notre école, sur la relation des jeunes à leur lycée, et sur la pertinence à modifier l'approche pédagogique en usant d'outils nouveaux. Le long entretien publié dans ce numéro nous permet de nous pencher plus particulièrement sur les bienfaits des échanges scolaires de longue durée. Ce type d'échanges permet aux jeunes qui partent à l'étranger d'entamer dès l'adolescence un vrai parcours international, et aux établissements français qui ouvrent leurs portes aux jeunes étrangers, d'inscrire tous les acteurs scolaires dans un processus de découverte et de dialogue particulièrement stimulant.



Lycée Charles Péguy — Gorges, France

Les classements PISA, publiés à la fin de l'année 2013, ne sont guère encourageants pour notre école. Ils mettent en évidence des failles énormes dans notre système éducatif.

Outre une baisse générale du niveau (en lecture, en sciences et en anglais), ils font apparaître avec clarté que le socle sur lequel repose notre système — l'égalité des chances — est fissuré. Notre édifice scolaire est, à l'évidence, fragilisé.

Quand on sait que la société française a, à l'aube du XX^e siècle, construit sa cohésion nationale sur son école (et sur cette notion d'égalité), on est en droit de s'inquiéter. Notre école, comme toutes les écoles dans le monde, a dû faire face en un siècle, pour des raisons démographiques et démocratiques, à une explosion du nombre d'élèves. Ce défi énorme peut expliquer nombre de difficultés rencontrées, mais il ne suffit pas à les expliquer toutes, sinon pour constater que cette question majeure n'a pas été estimée à sa bonne mesure ou que les solutions n'ont pas été à la hauteur tant au niveau quantitatif que qualitatif.

Pendant des décennies en effet, tous les acteurs du système se sont vantés de l'excellence de notre école (nos ministres allant parfois jusqu'à l'autoproclamer comme « la meilleure »), en refusant de se confronter à la réalité, en refusant de regarder ce qui se faisait ailleurs (sinon pour dénigrer « les autres » en général et les nord-américains en particulier), et en refusant de tenir compte du travail effectué dans les sciences de la pédagogie (on pense par exemple à l'expérience Jacobson).

Loin de nous l'idée de croire que tout dans le système éducatif français est obsolète — car un travail énorme est effectué, sur le terrain, par des enseignants et des directeurs d'établissements — et nombre d'initiatives encourageantes sont prises un peu partout —, mais il est de notre devoir, en tant qu'acteur et observateur, de pointer les spécificités françaises supposées nuire à notre école.

Comment ne pas s'interroger par exemple sur une administration qui se prend systématiquement les pieds dans le tapis des grands débats nationaux (hier sur la méthode de lecture, aujourd'hui sur les rythmes scolaires...) en se situant toujours d'un point de vue idéologique — voire basement politique — et en voulant faire l'économie d'une approche rationnelle et scientifique ? Un exemple : dans le débat sur l'apprentissage de la lecture, on a préféré se demander si la méthode globale ou syllabique était de droite ou de gauche, révolutionnaire ou réactionnaire, ou si elle était l'apanage de tel ou tel syndicat, plutôt que de tenir compte du fait que la qualité de l'apprentissage dépendait des acquis au niveau du vocabulaire et d'une bonne conscience phonologique.

Comment ne pas s'interroger sur la puissance de la centralisation française et sur les dégâts qu'elle engendre ? Il est logique que ce soit le Ministre de l'éducation qui fixe des objectifs et une ligne générale aux écoles, mais il est tout de même aberrant qu'il décide de tous les principes et de toutes leurs applications (programmes, horaires, méthodes...). Imaginons un Ministre de la santé qui légifère dans tous les secteurs du soin et qui, au lieu de s'en remettre aux médecins et aux spécialistes, établit lui-même les traitements et les protocoles de toutes les maladies !

Comment ne pas s'interroger sur la verticalité de notre pédagogie ? Comment ne pas remettre en cause cette tradition universitaire, basée sur le cours magistral et l'extrême hiérarchisation des relations, qui n'a jamais été adaptée au Collège et au Lycée et qui irrigue pourtant toutes les structures éducatives du secondaire ?

Comment ne pas s'inquiéter du caractère extrêmement anxiogène de notre école, du stress perceptible à tous les niveaux — chez les élèves bien sûr, mais aussi chez les enseignants et chez les parents — et qui finit par faire de tous les ennemis de tous ? Comment ne pas s'inquiéter de relations professeurs-élèves qui ne cessent de se dégrader ? Comment ne pas s'alarmer d'un manque de soutien personnalisé aux élèves (un point sur lequel Montaigne, il y a plus de 400 ans, et les sages grecs bien avant lui, insistaient tant) ?

Notre école se situe à un tournant. Il est temps qu'elle adopte une approche plus pragmatique, qu'elle abandonne les vieilles idéologies, qu'elle laisse de l'initiative aux acteurs et qu'elle se penche de plus près sur les sciences de l'éducation et de l'apprentissage (les sciences cognitives notamment) en écoutant ce qu'elles nous disent sur les questions essentielles du rapport entre attention-concentration et acquisition des savoirs, sur celles de la consolidation-répétition desdits savoirs, sur celles du contrôle et du stockage de l'information (effet bienfaiteur du sommeil, etc.)...

Ce n'est qu'à cette condition que nous sortirons de la nasse dans laquelle nous enfermions à la fois trop de conservatisme et de dogmatisme. ●



Marion et son frère d'accueil
Boise, Idaho, USA

SOMMAIRE DU N° 54

IMPRESSIONS — PP. 2, 3 & 7

Impressions des participants aux programmes d'une année scolaire à l'étranger.

CONVOCATION ASSEMBLÉE GÉNÉRALE — P. 5

QUESTIONS DE PÉDAGOGIE — PP. 4, 5 & 6

Entretiens croisés avec Patrick Rabiller et Sylvain Olivier, deux directeurs d'établissements du secondaire.

TÉMOIGNAGE DU LYCÉE SAINTE-CROIX

P. 6

PORTRAIT — P. 8

« Purple Brain » — Pascale Albert, responsable de régions à PIE.

ACCUEILLIR AVEC PIE

Consultez les profils simplifiés des jeunes étrangers en attente d'une famille d'accueil sur : piefrance.com/formules-programme-accueil/accueillir-un-etranger/

Site et profils régulièrement actualisés.
Si vous voulez en savoir plus sur l'accueil, contactez PIE au : 04 42 91 31 00.

Impressions

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger.

Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles.

Dans ce numéro Capucine découvre une maison de thé, Boris salue sa famille d'accueil, Clémence compte les mois et Lorène les jours. Quant à Marine, elle nous livre un beau bilan et un beau slogan.

Retrouvez sur le web, à l'adresse :

« piefrance.com », les témoignages de Manon, Kaja, Lena, Amaury, Carole, Marie, Clémence, Julie, Jeanne, Julie, Léa... et ceux des parents de Nicolas et de Tristan

UNE VIE DANS UNE ANNÉE

Marine, Bristow, Virginia

Une année aux USA

Une année d'échanges ne commence pas à l'aéroport, quand vous rencontrez enfin votre famille d'accueil. Elle ne commence pas le premier jour de lycée, ni quand vous vous sentez pour la première fois « Homesick », ni même quand vous mangez pour la première fois quelque chose de nouveau.

Elle commence un an plus tôt, quand l'envie irrésistible vous prend de partir. Où, comment, pourquoi ? Rien n'est bien défini : vous rêvez juste de partir.

Une année d'échange commence quand vous décidez de partir plus d'une semaine. Trois mois, six mois, dix mois ? Elle commence quand vous recevez les premiers papiers à remplir, quand vous commencez à lire les règlements, quand vous passez des heures à lire sur le site de votre nouvelle organisation les témoignages des anciens. Elle commence quand vous recevez votre lettre d'acceptation, quand vous annoncez à votre famille, à vos amis, à vos profs, que vous avez décidé de partir. Elle commence quand parfois vous vous réveillez le matin et que vous vous dites : « L'année prochaine, j'y serai », ou encore : « Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? » Elle commence quand vous recevez un mail, à 23 h, un dimanche soir, et que l'on vous annonce que vous avez une famille d'accueil, elle commence avec les premiers mails hésitants que vous échangez, durant ces nombreuses heures, en cours, où vous ne cessez de rêver. Elle commence quand vous vous rendez compte que vous n'avez pris aucune note au cours d'histoire, quand vous êtes devant votre feuille de bac, et que vous vous dites que c'est la dernière épreuve avant de partir. Elle commence quand vous installez un compte à rebours sur votre portable, quand vous devez dire au revoir à tous les gens qui comptent pour vous, quand vous devez faire votre valise. Elle commence quand vous cassez la tête pour trouver des cadeaux pour votre famille d'accueil, quand vous vous cassez la tête pour faire logger dix mois dans vingt-trois kilos. Elle commence quand vous passez votre dernière nuit dans votre lit, en sécurité, quand vous prenez la route de l'aéroport et quand vous dites au revoir à votre famille. Elle commence avec les larmes que vous laissez couler, tout ce que vous ne dites pas mais que vous pensez.

Et puis elle continue. Elle continue quand vous faites vos premiers pas dans l'aéroport, et que vous cherchez des yeux votre famille, quand quatre fous vous sautent dessus, et que, après une première journée de trente heures, vous devez mettre votre cerveau en



MAISON DE THÉ
Capucine, Taïwan

mode « anglais » en mode « pas fatigué », et que vous essayez de former vos mots, et que le seul qui vous vient à l'esprit est : « dormir ». Elle continue quand vous dormez la première fois dans votre nouveau lit, quand vous découvrez la maison. Elle continue lors des discussions avec votre nouvelle famille, les jeux avec vos frères et sœurs, à travers les découvertes émerveillées, les petites choses du quotidien qui vous paraissent magiques. Elle continue durant le premier jour de lycée, avec les premières personnes que vous rencontrez, quand vous découvrez que « Guitare » est un cours et que vous pouvez aussi prendre « Cuisine ». Elle continue quand vous réalisez que les questions bizarres de vos nouveaux camarades sont tout à fait sérieuses. Elle continue parce que vous devez vous habituer à tout. Elle continue quand la baguette commence vraiment à vous manquer, quand vous vous sentez terriblement française. Elle continue dans les moments de doutes, quand le lendemain devient plus compliqué que la veille. Elle continue quand, justement, vous avez l'impression que cette année à l'étranger ne va pas continuer. Elle continue quand vous développez une relation intense avec le bacon, les oréos, quand vous savez dans quel placard est le beurre de cacahuète, quand vous vous levez à 6 h pour prendre le bus jaune, quand vous skypez, quand vous

devenez patriote, quand vous vous faites des amis du monde entier. Elle continue quand vous participez à votre premier bal, vos premières visites et que vos yeux regardent partout, quand vous réalisez, après quatre mois sur place, que vous vivez encore dans une sorte de constant étonnement. Elle continue à travers vos larmes, vos sourires, vos projets. Elle ne s'arrête pas. Elle ne s'arrête jamais. Elle continue quand vous avez l'impression que vous pouvez être qui vous voulez, parce que personne ne sait vraiment qui vous êtes. L'impression que vous pouvez devenir un nouveau « moi ». Meilleur. Patient. Ouvert d'esprit. Moins timide. Elle continue avec vos nouvelles activités, avec vos nouveaux mots, avec votre nouvelle vie. Votre année d'échange est sans aucun doute une des meilleures années de votre vie. Elle est aussi l'une des plus dures. Sans aucun doute.

Une année d'échanges est rapide, brutale, blessante, magique, colorée, géniale, surprenante. Une année d'échanges, c'est tomber amoureux d'un pays et retomber amoureux de son pays. Une année d'échanges, c'est adopter une nouvelle famille, un nouveau lit. Une année d'échanges, c'est un mélange d'émotions, toujours, partout. Une année d'échanges ne se comprend pas vraiment, elle se vit. Une année d'échanges ce n'est pas une année dans une vie, c'est une vie dans une année.

IL ÉTAIT UNE FOIS

Faustine, Ottawa
Échange Trimestre Canada

Il était une fois un désir de rupture, une envie d'ailleurs, une volonté de mettre un coup d'arrêt à la routine. Il était une fois un séjour linguistique... trois mois de l'autre côté de l'Atlantique.

Il était une fois une rencontre avec un pays... le Canada. Il était une fois Ottawa, une ville magnifique dont on tombe vite sous le charme. Il était une fois un autre mode de vie ; quelque chose de plus simple. Il était une fois une population chaleureuse et souriante. Il était une fois quatre personnes extraordinaires, grâce à qui un séjour en terre étrangère se transforme en pure merveille. Il était une fois une famille d'accueil à laquelle on s'attache. Il était une fois une jeune étudiante d'échanges qui apprend chaque seconde quelque chose... sur le monde et sur elle-même. Il était une fois une parenthèse dans une vie, une expérience d'une richesse inestimable. Il était une fois Faustine qui, au moment de quitter son pays d'accueil, ne veut plus rentrer chez elle. Il était une fois, moi.

UNE MAISON DE THÉ

Capucine, Hinschu

Une année à Taïwan

Je passe mon année scolaire à Taïwan, une petite île à l'est de la Chine. Un jour, la maman de ma famille et ma sœur d'accueil m'ont emmenée dans une « maison de thé ». Je m'attendais à une petite échoppe traditionnelle où l'on devrait s'asseoir à genoux sur un tatami, où l'on serait servi par des jeunes filles en costume traditionnel ; je m'étais trompée sur toute la ligne ! Je me suis retrouvée dans une immense salle avec des centaines de tables, toutes emplies de Taïwanais affamés. Au milieu, trônait un énorme buffet couvert de fruits de mer, de poissons, de sushis, de pain, de viennoiseries, de jambon, de fromage (industriel, j'en suis sûre, vu sa texture caoutchouteuse et sa forme parfaitement carrée), de gâteaux (leur plat de prédilection), de crèmes glacées, de gaufres, de pudding... Sur les côtés, quatre autres buffets, un avec des fruits et des boissons de toutes sortes, un autre avec des salades, de la viande et des poissons frits, un autre avec des plats traditionnels chinois (raviolis, pâtes et riz sautés, légumes à la vapeur, champignons en sauce etc.), et un autre enfin, le dernier, avec tout le reste (« pancakes », « dumplings », viandes en sauces, etc.). C'était délicieux ! Je n'ai pas voulu me gaver, mais j'ai voulu goûter à tout ; je n'ai donc pris qu'un tout petit peu de chaque plat... j'étais trop fière de moi ! Il y avait avec nous des amis de la famille, tous très accueillants. Parmi eux, deux filles d'à peu près mon âge, très gentilles, et deux garçons plus jeunes et très timides. Quand je suis arrivée dans la voiture, les deux garçons ont eu un mouvement de recul et ils ont fait un petit bruit comme s'ils étaient vraiment surpris de me voir : le fait que je sois occidentale, je crois. C'était drôle.

VIVRE AVEC VOUS

Boris, Capetown
Une année en Afrique du Sud en 2011
Lettre à ma famille d'accueil

Chère famille, je me souviens de mon arrivée à l'aéroport du Cap... Vous étiez stressés car j'avais mis longtemps à sortir. Moi j'étais fatigué car je n'avais pas dormi de tout le voyage. Vous m'avez accueilli les bras ouverts, offert une part de gâteau et un milkshake. J'avoue que sur le moment, tout ce que je voulais c'était prendre une douche et dormir.

En route pour la maison, une heure en voiture, voire un peu plus. On a longé la côte, des paysages magnifiques... ça défilait devant mes yeux fatigués.

En arrivant, une petite visite de la maison s'impose... je réussis enfin à prendre une douche... délivrance. Mais ma journée est loin d'être finie. Des amis de Shaheer — ils ont mon âge et deviendront mes amis — viennent pour un « braai » (barbecue en Afrikaans).

C'est drôle, car je me souviens de cette première journée comme si c'était hier. À l'époque, je l'avais trouvée un peu longue, mais maintenant, un peu moins de trois ans après, je m'en souviens précisément... et comme l'une de mes meilleures journées. Comme si la mémoire pouvait transformer un moment de fatigue et de lassitude en un instant clé et en un souvenir exaltant. Je ne le savais pas au moment où je le vivais, mais c'était le début d'une relation formidable avec une famille qui finirait vite par devenir ma deuxième famille, le début d'une aventure qui me verrait mûrir et qui me permettrait de rencontrer des gens passionnants.

Trois Quatorze

Direction de la Publication : PIE
Gratuit — n°54 — 10 000 ex.

Images : Xavier Bachelot
et les participants aux programmes PIE

Rédaction : Xavier Bachelot
et les participants aux programmes PIE

Ont participé à la création de ce numéro :
Pascale Albert, Jose-Maria Gonzalez,
Afif Boucetta, Bénédicte Déprez,
Andrée Hamonou, Maya Ludwiczak.

Félicitations !

BIENVENUE À MARYAM...

La fille d' Afif (responsable des opérations à PIE) et de Yasmina — Soeur de Mohamed Miloud et de Ayman est née le 17 août dernier à Aix-en-Provence.



CHRYSTEL CHAUDEAUX

Fidèle parmi les fidèles, puisqu'elle a été ancienne participante en 1983, ancienne famille d'accueil, ancienne correspondante, ancienne déléguée régionale... Chrystel a mis fin — jusqu'à nouvel ordre ! — à sa longue collaboration avec l'association... Merci à elle pour toutes les actions qu'elle a menées avec PIE auprès des jeunes et des familles, pour son énergie, sa patience et sa confiance.

... À RAPHAËL

Fils de Joëlle Cazes (ancienne participante au programme) et petit-fils de Marie, fidèle déléguée PIE.



DARREN REID

Darren est Sud-Africain. Il est arrivé en France en janvier 2014 pour passer 10 mois en France. Il est accueilli en Bretagne par la famille Lavocat. Darren a bénéficié d'une bourse totale offerte par PIE.

LES BÉLUGAS VERT CACTUS... SUR LEUR PAGE FACEBOOK

À l'école, on m'a demandé :
"À quoi ressemble un chien en France ?"

Une jeune Américaine m'a dit :
"Si on va au nord des États-Unis,
est-ce que l'on est plus près
de la Lune que le reste du monde ?"

Hier soir, pour ma première compétition de natation, j'ai dû retirer tous mes bracelets. J'ai donc enlevé mon bracelet représentant les "Bélugas vert cactus". C'était la première fois depuis qu'on me l'avait donné. Ça m'a fait mal au cœur...

D'après la prof de français de ma High School, en France tout le monde est socialiste, il n'y a pas de riches et un éboueur gagne la même chose qu'un chirurgien... Why not ?

Dans deux semaines, je dois faire un discours de plus de dix minutes sur les abeilles !

QUESTION — Hey ! Ça va faire bientôt cinq mois que je suis en Australie et que je me plais, mais j'ai quelques questions auxquelles je n'arrive pas à répondre. Si vous avez une idée, merci de m'aider : Comment savoir si on aime sa famille d'accueil ? Comment savoir si on est heureux avec eux ?

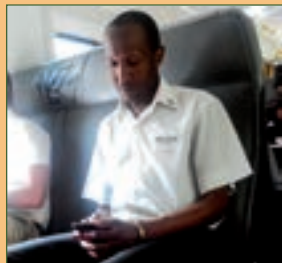
RÉPONSE — Si tu n'as pas eu de problème, pas d'accrochage et que tu peux leur parler de tes projets, et de quand tu te sens pas bien et de quand tu es heureux... alors c'est que tu as une bonne famille et que tu peux te considérer heureux. Pour savoir si tu l'aimes, y'a que toi qui peut le décider. J'espère t'avoir aidé.
RÉPONSE — Merci !

"Super ! Ma famille d'accueil a un enfant de deux ans ! Je kiffe de jouer avec les bébés !" Ça c'était y'a trois semaines... Aujourd'hui, ça donne : "C'est quoi cet enfant insolent ?" En fait, le Canada, c'est un Disneyland plein d'enfants casse-couilles.

Un monde où les parents n'ont pas le droit de punir leurs enfants, ce qui leur rend tout... mais vraiment tout permis ! J'ai enfin trouvé un truc négatif au Canada, et j'en suis fier !

CLIN D'OEIL BÉLUGA

Vu dans un train
près du Cap, en Afrique du Sud.



Ma prof de cuisine s'appelle Miss Bacon !

Aujourd'hui mon frère d'accueil de 7 ans m'a dit "You're not enough pretty to be a cheerleader". La vérité sort de la bouche des enfants...

Je ne parle pas encore assez bien norvégien pour comprendre pourquoi, aujourd'hui en cours d'histoire, on s'est tous mis debout sur nos tables...

Dans ma classe de "Human Development", on n'est que trois, donc on a eu des faux bébés pendant une semaine. Tout le monde pense que c'est génial, marrant... et tout ça et tout ça, et bah moi j'vous dis que c'est affreux... Le bébé me réveille genre sept fois par nuit et à la fin je dors même plus à cause de lui. Bref, je viens de terminer le projet et je peux vous dire que c'était certainement l'expérience la plus dure de ma vie. Bref, j'aurai jamais d'enfants, je les hais.

QUESTION — Help ! Ça veut dire quoi "Thick ?" C'est un compliment ou pas ? I'm so confused. **RÉPONSE** — Ça veut dire "épais"... donc si on t'a dit que tu es "thick"... c'est pas un compliment je pense.

Deux filles de mon équipe de volley viennent me voir et me demandent : "Est-ce que tu peux parler sans ton accent français, stp ?" !

QUESTION — Je suis le seul à avoir un problème avec l'anglais ?

RÉPONSE — Moi franchement ça va largement, je suis comme un poisson dans l'eau. J'étais pourtant un gros touriste.

RÉPONSE — Ah... merci pour ton aide !

J'ai eu le droit à la pire technique de drague aujourd'hui : je parlais avec des gars de l'équipe de foot, et là, y'en a un qui me demande de lui apprendre à parler français, je lui demande ce qu'il veut dire, et là, il me sort : "What about : "Can you give me your number?" Ah, ah ! Tout en subtilité les Américains !

Mon bracelet BÉluga vient de rendre l'âme... après de bons et loyaux services... J'ai presque envie de l'enterrer.



BIEBER ET LE BÉLUGA

Voici un animal vraiment laid qui peut émettre des sons ultrasoniques et fatigans, susceptibles d'endommager l'ouïe humaine. Et à gauche, c'est un BÉluga !

C'est sûr que vous ne m'avez pas fait voyager aux quatre coins de l'Afrique du Sud, que la petite maison dans laquelle on vivait était un peu loin de tout, qu'il n'y avait pas beaucoup d'activités aux alentours... Tout ça, je ne le regrette absolument pas. Le peu d'activités et de sorties que l'on a faites ensemble — je me souviens du musée, ou du grand week-end près de Betty's Bay... — nous ont permis de partager du bonheur, mais c'est le temps ordinaire qui m'a inscrit dans votre réalité... une réalité qui est devenue, au fil des jours, la mienne. Le plus important n'était pas de « sortir », mais de vivre ce que vous viviez, les galères comme les fêtes. Vous m'avez accueilli dans votre vie sans rien demander en retour, et pour ceci, je ne pourrai jamais vous remercier assez.

J MOINS 12

Lorène, Vermilion, Ohio

Un an aux USA

Je me suis réveillée au milieu de la nuit et j'ai réalisé soudain qu'il ne me restait plus que douze jours à vivre ici ! Douze jours et il me faudra tout quitter : ma famille, mon école et toutes ces relations que j'ai tissées avec tous ces inconnus...

« Une année normale », ils disaient au stage de PIE... J'ai bien fait de ne pas y croire. Enfin... bien sûr il y a les cours — tous les jours — et les devoirs, une fois par mois (tout au plus), et les « dishes » et la lessive... mais il ya aussi les « sleep over », les « movie marathons », la « Jell-O », les couchers de soleil sur le lac Érie... Cette année a été formidable. Au début tu as peur de partir, parce qu'on t'a dit et répété qu'un an « c'est trop long » ? Shut up. At this point, I would do anything to stay a month, a week, even a day longer. But I'll come back (Wooa, isn't that depressing ?).

LIFE CHANGING

Laetitia, Grapevine, Texas

Un an aux USA

J'ai réalisé, il y a quelques jours, que je venais de dépasser le cap des trois-quarts de l'aventure. Dans deux petits mois ce sera le retour en France, le retour à la vraie vie. Et, franchement, ça me fait peur. Je me souviens, l'année dernière, en avril, le temps me paraissait si long : j'avais l'impression que l'heure du départ ne sonnerait jamais. J'avais l'impression qu'un an c'était une éternité et que je vivrais une seconde vie. Je lisais les blogs des anciens « Exchange Students », en essayant d'imaginer ma future ville d'accueil, mon futur lycée, ma future famille, mon futur « moi ». Je pensais à tous ces endroits « Ultra Fancy » comme la Californie, New York, la Floride. Il y a eu l'excitation du stage, la rencontre avec les autres étudiants d'échange, le stress de ne pas avoir de famille et de ne pas partir, et puis le départ et les larmes des parents. Je les vois encore agiter leurs mains, alors que l'escalier mécanique m'emportait loin d'eux, je ne sais où. Et moi je ne réalisais pas dans quoi je m'engageais.

Pas une seule fois l'idée que je puisse atterrir au Texas ne m'a effleuré l'esprit. Et c'est pourtant là que j'avais été placée et que je partais. Les premiers jours ont été les plus durs. Les premiers pas en anglais, se faire des amis, découvrir un nouveau mode de vie, basé sur des valeurs différentes : chaque jour qui passait était une victoire. Je me suis rendu compte petit à petit que l'Amérique accordait de l'importance à nos opinions et je me suis sentie fière d'être Française. Bien des fois, j'ai dressé la liste des différences entre mon pays d'accueil et mon pays d'origine. J'ai fait une overdose de nourriture mexicaine, j'ai pris du poids. Un jour, j'ai franchi la falaise des

« trois mois ». J'ai eu des moments de « Homesickness », des moments de joie intense aussi. J'ai passé un Noël à sept mille kilomètres de la maison... et des traditions. Je me suis sentie entourée et aimée, j'ai expérimenté la vie en communauté, version américaine. Je me suis découvert des qualités et j'ai compris mes défauts. J'ai ressenti beaucoup de bonheur en entendant mes parents me dire qu'ils étaient fiers de moi. J'ai appris à dire « Merci », à ne pas considérer les gens comme « granted » (acquis). Je ne suis plus aussi complexée qu'avant. Je regarde la société sous un angle différent. Je juge moins les gens. J'ai découvert la valeur de l'argent. J'ai appris à parler anglais couramment. J'ai fait des voyages, j'ai bu du café, j'ai posé plein de questions et obtenu tant de réponses. J'ai souvent regardé les avions décoller depuis DFW Airport, en imaginant qu'un jour je repartirai. Et ce jour, bientôt, va arriver.

LETTRÉ À ANDRÉE, MA DÉLÉGUÉE PIE

Étienne, Wichita, Kansas

Un an aux USA

Tout va très bien pour moi, Lisa et Erica sont vraiment adorables. J'ai beaucoup de chance d'être avec elles ! Le lycée se passe plutôt bien dans l'ensemble, à part les classes d'histoire et de gouvernement qui sont parfois difficiles à suivre...

Ma famille me manque beaucoup parfois, ainsi que mes amis. Maintenant que je suis loin de la France, de ma famille et de mes amis, je réalise la chance que j'ai de vivre dans un si magnifique pays, entouré des gens que j'aime ! À certains moments, quand la tristesse m'envahit, je repense à toutes les erreurs que j'ai pu faire par le passé, mais j'essaie de ne pas m'y arrêter et d'aller de l'avant. Après tout, c'est pour cela que je

suis ici ! Et si vous saviez combien la bonne cuisine française me manque, les bons petits plats de ma Florence (ma belle-mère). Si la « cuisine » américaine est plaisante, elle manque quand même cruellement de finesse ! À part cela, je suis très heureux du déroulement de cette magnifique expérience, je vous en remercie encore puisque c'est grâce à vous, en partie, que je suis ici ! Je ne manque pas de prendre des notes de temps en temps sur ce qui m'entoure et ce que je ressens, comme me l'a si bien conseillé ma grand-mère. Je pense que mes notes seront, pour moi, d'une grande valeur, dans quelques années !

MA BONNE ROUTE

Leslie, un an aux USA en 1999

C'était il y a presque 15 ans, j'étais cette jeune fille de 17 ans qui venait d'avoir son bac et qui avait un rêve : vivre « l'American Way of Life », apprendre l'anglais, être tellement imprégnée de cette langue qu'elle en deviendrait familière, presque instinctive...

C'était il y a 15 ans, et je peux donc l'affirmer aujourd'hui : il y a eu un « avant » et un « après ». Cette année, loin des miens, à une époque où internet n'en était qu'à ses balbutiements — un autre siècle donc — où nous n'avions pas de contacts quotidiens avec la France, a été riche en belles rencontres, en découvertes, en bonheurs, petits et grands, en moments difficiles aussi, où il a fallu apprendre à gérer seule (sans ses parents !) les doutes et les peurs. Apprendre la langue — ce pourquoi je partais à la base —, me semble aujourd'hui n'être que la cerise sur le gâteau, un bonus. Cette expérience est une aventure humaine incroyable.

Quand j'ai lu l'appel à témoignages sur la page Facebook de Trois Quatorze, j'ai eu envie de parler encore et encore de cette année, de mon année... C'est le même plaisir à chaque fois, la même flamme qui se rallume. Quand je pense aux regards et aux avis que l'on a portés sur le choix que je faisais de vivre cette drôle d'expérience, je ressens la même fierté que celle qui m'a habitée à l'époque. Si c'était à refaire, je le referais dans la minute, tellement cette année entre parenthèses, rien qu'à moi, passée dans le fin fond de l'Iowa m'a portée, m'a fait réfléchir, douter, sourire, découvrir, vivre... et m'a donné des ailes.

Aujourd'hui c'est, je crois, cette même énergie découverte en moi pendant cette année qui me pousse à faire de nouveaux choix professionnels, prendre des risques pour vivre ma vie pleinement, avoir assez de confiance en moi pour quitter mon boulot et reprendre des études, pour prendre tout simplement ce qui me semble être la bonne route, ma bonne route.

Merci PIE pour le beau cadeau que vous faites à tous ces jeunes qui se révèlent à eux-mêmes en partant une année. Je ne prends pas souvent de nouvelles, ni n'en donne d'ailleurs, mais j'ai toujours des pensées pour l'équipe et la grande famille des anciens de PIE.

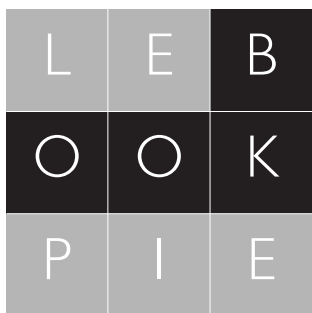
DIX MOINS DEUX

Clémence, Pambula, New South Wales

— Une année en Australie

Premiers pas en Australie : on prend tout et n'importe quoi en photo : les panneaux de circulation, les rues, les voitures qui roulent à gauche, vraiment tout... et surtout les kangourous ! Mais j'arrête... j'en vois tous les jours ! La première semaine dans notre nouveau « chez nous », on commence à créer des liens avec la famille d'accueil. Certains sont « homesick », moi je suis juste emballée par tout ce qu'il y a ici : la nourriture, l'heure des repas, la langue que je ne comprends encore que vaguement, la télévision australienne et ses pubs toutes les 5 minutes, les musiques qu'ils écoutent, les matchs de footy et d'AFL qu'ils regardent à la télé, le fameux « Vegemite », le slang australien... et j'en passe ! L'intégration a été plus difficile que je ne le pensais, mais au final, ça vaut la peine de s'être forcée à aller vers les gens. Le début est dur : comprendre les cours, faire des tests et essayer d'avoir des bonnes notes, porter l'uniforme, et surtout, écouter de l'anglais toute la journée et répondre. Et tout ce qu'on attend, c'est d'être à la maison et de pouvoir enfin se reposer (parce que oui, écouter de l'anglais à longueur de journée, c'est fatiguant !). Enfin bref, deux mois, ça passe vite, bien plus vite qu'on ne le pense. Et quand on pense qu'il ne nous reste plus que huit mois à vivre en Australie, on déprime un peu. Alors on profite, on profite et on ne pense plus au départ !

suite./... page 7



PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

DEVENIR DÉLÉGUÉS DE L'ASSOCIATION PIE

Le rôle de délégué à PIE est crucial. C'est le délégué en effet qui oeuvre sur le terrain, qui recherche et sélectionne les familles d'accueil, qui rencontre les participants aux séjours et leurs parents, qui informe, oriente, rassure et accompagne.

Dans le "Sud", Danielle Mérope-Gardenier, responsable de régions, est à la recherche de nouveaux délégués, notamment en PACA, Languedoc-Roussillon, Rhône-Alpes, Auvergne et Midi-Pyrénées... Dans l' "Ouest", Pascale voudrait offrir son équipe à Lorient, à Angoulême, dans le Finistère sud et dans les Pyrénées. Quant à Sarah, elle cherche des délégués plus particulièrement en Champagne-Ardenne (08, 52), en Bourgogne (89 et 58) et en région Parisienne. Parents et familles d'accueil (d'hier et d'aujourd'hui), anciens participants, enseignants, proches de PIE... si vous êtes intéressé(e), n'hésitez pas à contacter Maya, qui vous en dira plus sur la fonction : maya@piefrance.com.

Le nouveau BOOK PIE est sorti à la fin de l'année 2013.

Le BOOK est l'outil de travail des délégués et des correspondants PIE.

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...

Le journal Trois Quatorze attend vos commentaires et vos impressions pour publication. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

Je désire recevoir le journal Trois quatorze
Remplir ce coupon et le retourner à : PIE / Calvin-Thomas
39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE
ou envoyer un mail à : trois.quatorze@piefrance.com,
en précisant vos coordonnées.

Nom & Prénom :

Adresse :

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à Trois Quatorze. Cet abonnement court pendant trois ans. Au-delà de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).

Sylvain Olivier et Patrick Rabiller, respectivement Directeur du lycée Charles Péguy de Gorges et Directeur du lycée Saint-Gabriel de Saint-Laurent-sur-Sèvres, s'interrogent avec nous sur les enjeux de notre école. PIE, qui travaille autant avec les établissements publics que privés, donne aujourd'hui la parole à ces derniers, pour saluer la réflexion pédagogique qu'ils mènent et les initiatives qu'ils engagent, et pour saluer la bonne collaboration que ces écoles en particulier ont nouée avec notre association. Chacune d'entre elles (et bien d'autres en France) coopèrent en effet étroitement avec PIE dans le cadre des échanges internationaux, en favorisant le départ de jeunes Français vers d'autres écoles à l'étranger et en développant, avec force et conviction, l'accueil de jeunes du monde entier.



Lycée Charles Péguy — Gorges, France

Questions de pédagogie

Lycée
Charles Péguy
Gorges — 44
Loire Atlantique

ÉTABLISSEMENT PRIVÉ
SOUS CONTRAT D'ÉTAT

7 "Départs" PIE
depuis 2 ans :
Une année scolaire
Finlande, USA,
Afrique du Sud
+ Échange Trimestre
Canada

9 "Accueils" PIE
depuis 2 ans :
Une année scolaire
Australie, Colombie,
Thaïlande, Allemagne,
Canada...
+ Échange Trimestre
Canada

Nombreux
"Départs" et
"Accueils" à venir

INERTIE DU SYSTÈME. TOUT CHANGE... ET RIEN NE CHANGE

TROIS QUATORZE — QUE PENSEZ-VOUS DES RÉSULTATS PISA PUBLIÉS FIN 2013 ET QUI DRESSENT UN BILAN PEU RELUISANT DE NOTRE ÉCOLE ? NOTRE MODÈLE SCOLAIRE SE « CASSE-T-IL LA FIGURE » ? NOTRE SYSTÈME EST-IL EN DANGER ?
Patrick Rabiller — Les réflexions de Claude Allègre (notre ex-ministre de l'éducation) sur la « Maison nationale » (NDLR : le Ministère de l'éducation) et sur le système qu'elle a engendré restent, dix ans après, tout à fait d'actualité. Les lourdeurs qu'il décrit (centralisme, travers jacobin) aboutissent à un modèle éducatif qui, sous couvert d'un républicanisme devenu éthéré, a perdu sa consistance, et ne peut plus respecter les personnes. Il y a une forme de neutralité et de platitude dans l'approche qui empêche toute vision éducative éclairée.

Sylvain Olivier — Même si les résultats ne sont pas très favorables on doit prendre avec précautions ces indices. On ne peut pas dire que l'école globalement « se casse la figure », car de nombreuses initiatives très positives sont prises sur le terrain (au niveau de certains établissements publics ou privés d'ailleurs). Mais il est vrai qu'il y a défaillance au niveau du pilotage national dans le sens où cette direction globale alourdit le système, rend plus difficile le travail au quotidien, limite les initiatives, donne une image très négative du terrain et provoque de la colère.

TROIS QUATORZE — LE SYSTÈME NATIONAL SEMBLE SOUFFRIR D'UNE ÉNORME INERTIE.

Patrick Rabiller — La machine est trop lourde. L'idée du mammoth était bien pensée. L'animal qui ne s'adapte pas aux mutations.

Sylvain Olivier — Nous sommes confrontés à des absurdités administratives. Je prends l'exemple des auxiliaires de vie scolaire individualisés, censés aider les jeunes en situation de handicap. La MDPH a notifié ici des aides pour des élèves. En soi, c'est très bien, mais aucun moyen n'est prévu. La solution qu'on nous préconise est donc de faire appel à des contrats aidés, autrement dit, de confier l'aide à la formation scientifique de jeunes en classe de première ou terminale à des jeunes qui n'ont pas eu de formation ! On marche sur la tête.

TROIS QUATORZE — BEAUCOUP DE PARENTS ET DE JEUNES AVANCENT L'IDÉE,

EN PARLANT DE L'INSTITUTION SCOLAIRE, QU'AVEC ELLE « TOUT CHANGE, MAIS [QUE] RIEN NE CHANGE ». AUTREMENT DIT : CHAQUE CHANGEMENT DE MINISTRE OU DE POLITIQUE PROVOQUE DE GRANDS DÉBATS, UN BOULEVERSEMENT DES HORAIRES, DES PROGRAMMES, DES CLASSES..., MAIS, AU FINAL ET DANS LE FOND, RIEN NE CHANGE VRAIMENT, AU SENS OÙ LES VRAIES QUESTIONS SONT ÉLUDÉES ET OÙ LES VRAIS PROBLÈMES RESTENT LES MÊMES ? QUE PENSEZ-VOUS DE CETTE AFFIRMATION ?

Sylvain Olivier — Tant que les décisions seront prises de façon jacobine on ne pourra pas avancer. Exemple : la réforme des rythmes scolaires, qui mobilise l'état depuis deux ans et dont on nous rebat les oreilles... Elle n'est pensée que pour les grandes villes et ne tient absolument pas compte du problème des transports. Or tous les enfants ne sont pas scolarisés dans les grandes villes. Dans notre zone par exemple, je suis persuadé que cette réforme, que l'on veut faire passer au chaussepied, peut, en raison de difficultés purement techniques, réveiller la guerre scolaire alors même que les deux établissements de notre ville (public et privé) s'entendent parfaitement. Tant que l'on voudra tout uniformiser, les réformes seront appelées à échouer. Cela nous ramène à la question de l'autonomie des établissements. On ne peut remettre les choses en question qu'en tenant compte des spécificités de chacun. On peut déjà tenir compte des particularités liées aux zones d'action, aux territoires des établissements. Il faut bien avoir conscience des énormes disparités régionales et locales dont les indices dont on parlait tout à l'heure ne tiennent pas compte. Ici, à Charles Péguy nous sommes dans la deuxième couronne nantaise et il est clair que nous ne faisons pas le même travail qu'au centre ville. Nous n'avons pas les mêmes élèves. Ici, et sans faire preuve de plus d'autorité qu'ailleurs, nous oeuvrons dans un climat très serein. Les problématiques de chaque école sont spécifiques : la souplesse et la capacité de chaque établissement est donc primordiale pour déterminer les actions.

TROIS QUATORZE — AVEZ-VOUS DES EXEMPLES À NOUS DONNER ?

Sylvain Olivier — Ne serait-ce que celui des rythmes de travail : durée des séquences en fonction de la capacité moyenne des élèves à se concentrer, activités extra-scolaires l'après-midi ou non, animations sportives ou artistiques, etc.

UNE ALTERNATIVE : L'AUTONOMIE

EN QUOI LE FAIT D'ÊTRE UN ÉTABLISSEMENT PRIVÉ VOUS DONNE-T-IL PLUS D'AUTONOMIE ?

Sylvain Olivier — Dans les établissements sous contrat d'association comme le nôtre, les enseignants sont salariés de l'état (ils sont donc sous l'autorité du recteur). Les chefs d'établissements, par contre, dirigent le projet pédagogique. Le pilotage de l'action collective au sein de nos établissements et le management sont donc complexes et fragiles. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il me semble que nous avons une autonomie plus grande que les proviseurs, car c'est l'établissement privé et ses dirigeants qui fixent en toute indépendance le cap pédagogique et l'animation qui en découle.

TROIS QUATORZE — VOUS ÊTES DONC MAÎTRES DE LA LIGNE ÉDUCATIVE ?

Sylvain Olivier — Exactement, à condition cependant que nous respections les programmes. Tout ce qui se passe dans les classes est du ressort de l'inspection pédagogique. Les inspecteurs contrôlent que les enseignants sont bien « dans les clous », au sens où ils respectent les programmes fixés au niveau national, mais pour le reste nous dirigeons la ligne pédagogique, au niveau des rythmes, de l'approche, des méthodes.

Patrick Rabiller — Au final, nous ne fondons ni notre expertise, ni notre projet, ni notre identité à partir de l'organe d'instruction officiel et du programme officiel.

TROIS QUATORZE — SUR QUELLE(S) BASE(S) STRUCTUREZ-VOUS PRINCIPALEMENT VOTRE ACTION ?

Retrouver TROIS QUATORZE
sur le site internet de PIE
www.piefrance.com

Nous invitons les lecteurs à
devenir dès maintenant « fan »
de la page Facebook de Trois Quatorze.
Ils seront ainsi tenus régulièrement
au courant des parutions et des mises
en avant de la version en ligne
de notre journal.

[http://www.facebook.com/
journaltroisquatorze](http://www.facebook.com/journaltroisquatorze)

PARTIR OU ACCUEILLIR
0 825 03 5000

Sylvain Olivier — Nous tenons compte du contexte de notre établissement ; nous essayons de l'analyser au mieux. À partir de là, nous sommes obligés de faire des paris. C'est à nous donc, au niveau de chaque structure, de profiter des espaces de liberté dont nous disposons (et nous en avons certainement plus dans le privé que dans le public) pour tenter des expériences et pour mettre en place ce qui a fait ses preuves, ou ce qui peut s'avérer positif. Sans l'expérience et la connaissance du système, on a souvent peur des retours de bâton, mais dès que l'on maîtrise un peu le cadre, il faut savoir ne pas avoir peur de bousculer l'ordre établi. Ne nous confinons pas dans un cadre trop strict : respectons-le, mais fonçons ! Il faut savoir être un peu idéaliste dans notre métier et se donner le moyen de faire aboutir les rêves. C'est ce que j'ai appris par exemple à faire en autorisant et même en incitant des jeunes à interrompre leur cursus pour partir à l'étranger, ou en accueillant de jeunes étrangers.

Patrick Rabiller — Nous considérons qu'être égaux c'est se reconnaître différents. Nous travaillons à partir de là. Dans un monde mouvant et parfois inquiétant, l'école doit être un lieu stable et structurant pour les jeunes. L'école doit être non seulement un lieu d'expertise dans un certain nombre de disciplines, mais également un lieu de vie et donc d'équilibre pour le jeune. Je me permets d'insister sur le terme « jeune » et non pas « élève » pour bien montrer le souci que nous avons de prendre en compte la personnalité dans sa globalité. Nous essayons, à Saint-Gabriel, de concevoir l'école comme un lieu éducatif au sens large du terme, en portant attention à la personne dans toutes ses dimensions et à travers tous les enseignements (donc sans oublier le sport, la culture au sens large, la musique). La vie en internat qui concerne tout de même plus de sept cents élèves de notre école nous aide à dépasser cette idée d'une école comme un lieu où on ne fait que dispenser des cours.

Sylvain Olivier — La question de la confiance en soi me paraît être au cœur du débat. Le développement personnel de chaque jeune est lié, j'en suis convaincu, à l'image que cet adolescent a de lui-même. On peut tout faire faire à un jeune qui a confiance en lui, car il est disponible pour acquérir et pour apprendre. Si, par contre, il y a un manque à ce

Entretien. PIE et l'école — Partir ou accueillir : un outil pédagogique



Anais dans les couloirs de sa High School — Lamat, Montana, USA

niveau, l'apprentissage devient très compliqué. On doit donc se poser les questions suivantes : qu'est-ce qui va amener le jeune à avoir confiance en lui ? Quels outils utiliser pour lui apporter cette confiance ? S'il a été abîmé par son parcours (scolaire ou familial), comment l'aider à restaurer sa propre image ?

EXCEPTIONS FRANÇAISES

TROIS QUATORZE — QU'ENTENDEZ-VOUS PAR « UN ADOLESCENT ABÎMÉ » ?

☛ **Sylvain Olivier** — Abîmé par la note par exemple. C'est un phénomène courant.

TROIS QUATORZE — IL SEMBLE EN EFFET QUE CETTE QUESTION DE LA NOTATION SOIT PRIMORDIALE ? BEAUCOUP D'ÉCOLES SE LA POSENT, MAIS PAS L'ÉCOLE FRANÇAISE ?

☛ **Sylvain Olivier** — Nous nous enfonçons de plus en plus dans la culture de la note. Tout le monde entretient cette culture sans réfléchir au sens réel de la notation. Si un professeur met 18/20 à un élève et, a fortiori, si des élèves obtiennent 18/20 de moyenne, on dira bêtement que « c'est un mauvais prof ». On s'aperçoit, en analysant de près les données, que des professeurs ont tendance à mettre toujours les mêmes notes aux élèves : quelle que soit la composition de sa classe et quelle que soit l'année. N'est-ce pas à la fois curieux et inquiétant ?

TROIS QUATORZE — ON OUBLIE QU'UNE NOTE SERT À ÉVALUER L'ACQUISITION OU LA NON ACQUISITION D'UN SAVOIR OU D'UNE MÉTHODE ET NON À ÉVALUER UN ÉLÈVE DANS SA GLOBALITÉ.

☛ **Sylvain Olivier** — C'est tout à fait vrai ; mais je nuancerais un peu en rappelant que notre culture latine nous incite toujours à nous situer par rapport aux autres : l'intégration sociale passe par le qui suis je ? et qu'est-ce que je vaudrais ? La note rentre dans ce schéma. Et nous avons beaucoup de mal à nous en détacher.

☛ **Patrick Rabiller** — Si une note sert à dire à un élève qu'il n'a pas assez travaillé, elle est réaliste et salutaire, mais si c'est pour lui dire qu'il vaut cette note, c'est une catastrophe. On ne parvient qu'à le déstabiliser émotionnellement, qu'à le démobiliser. Il est indispensable par ailleurs de réaliser en permanence des évaluations cognitives. La répétition est indispensable pour enregistrer et l'évaluation tout aussi indispensable pour repérer l'erreur et la corriger. Si on ne répète pas et si on ne contrôle pas on tombe dans un laxisme qu'à l'adolescence — âge du « fun » par excellence — on aime à cultiver, mais si on utilise l'évaluation sans la penser comme un moyen de mesurer la consolidation de la charpente de l'élève (a-t-il repéré ses erreurs ? comment a-t-il reçu et perçu le contenu ? comment a-t-il réalisé la synthèse des savoirs ?), alors, elle ne sert pas à grand chose.

TROIS QUATORZE — C'EST POUR CETTE RAISON SEMBLE-T-IL QUE LES ÉLÈVES VIVENT TRÈS MAL CE RAPPORT À LA NOTE. LA NOTE LES DÉTERMINE. ON SAIT QU'EN FINLANDE ON NE NOTE PAS LES ÉLÈVES AVANT LE COLLÈGE ET QUE DANS LES PAYS ANGLAIS, RÉPUTÉS POURTANT POUR LEURS VERTUS

« LIBÉRALES » ET LEUR SENS DE LA COMPÉTITION, LES NOTES N'ONT PAS DU TOUT LA MÊME PORTÉE QU'EN FRANCE : ELLES NE DÉTERMINENT PAS TOUT.

☛ **Sylvain Olivier** — Nos élèves originaires d'Australie nous expliquent qu'il n'y a quasiment pas de notes mais plutôt des appréciations. Je pense que les choses doivent doucement évoluer.

TROIS QUATORZE — NOMBRE DE JEUNES FRANÇAIS QUI PARTENT VIVRE À L'ÉTRANGER SONT FRAPPÉS PAR LE FAIT QUE LES ÉLÈVES DE LEURS PAYS D'ACCUEIL (QU'ILS SOIENT FINLANDAIS, AMÉRICAINS, MEXICAINS...) SONT BEAUCOUP PLUS DÉCONTRACTÉS QUE LES JEUNES FRANÇAIS. QUEL ÉLÈVE FRANÇAIS N'A PAS ENTENDU AU COURS DE SA SCOLARITÉ QU'« IL ÉTAIT NUL » OU QU'« IL ÉTAIT DANS LA CLASSE LA PLUS NULLE » ? NOMBRES DE JEUNES ÉTRANGERS QUI ÉTUDIENT EN FRANCE NOUS DISENT QUE NOTRE ÉCOLE EST TRÈS ANXIOGÈNE. LES ENQUÊTES MULTIPLES QUI SONT FAITES SUR LE SUJET VIENNENT D'AILLEURS CONFIRMER CETTE OPINION. ÊTES-VOUS D'ACCORD AVEC CE CONSTAT ? ET VOYEZ-VOUS UN INTÉRÊT À SE RENDRE À L'ÉCOLE LA « GORGE NOUÉE » ET À NE PAS AIMER SON ÉCOLE ?

☛ **Sylvain Olivier** — C'est un point très sensible, et là encore c'est une donnée culturelle. Les élèves ont beaucoup trop de pression. Cette pression est mise par les enseignants qui eux-mêmes subissent la pression des institutions ou des parents ou de leur direction. Les parents, inquiets pour l'avenir de leurs enfants, l'ont aussi et la renvoient (aux établissements et aux professeurs à qui ils demandent des résultats), etc. C'est un cercle vicieux. Les enfants, qui sont au centre du système, subissent et ressentent tout cela en retour : ils doivent avoir les épaules très solides. Ajoutez-y la question des notes que nous évoquons et vous comprenez que beaucoup d'élèves craquent. Ici même, dans notre lycée, nous avons quelques élèves qui se déscolarisent en cours d'année du fait de leur mal être.

VOUS PARLEZ DU STRESS ENSEIGNANT. POUVEZ-VOUS NOUS EN DIRE PLUS ?

☛ **Sylvain Olivier** — Les enseignants sont très angoissés par des relations compliquées avec les élèves, par des bas salaires, par un manque de reconnaissance. Il faut voir que le statut des professeurs a totalement changé en une ou deux générations. Il y a peu on disait à un enfant qui rentrait de l'école : « As-tu été gentil avec la maîtresse ? » et aujourd'hui on lui demande : « Le prof a-t-il été gentil avec toi ? ».

☛ **Patrick Rabiller** — L'école doit aussi se poser la question de la corrélation entre le niveau scolaire des élèves de terminale et ce que l'on pourrait appeler la réussite « tout court » du jeune (parcours professionnel, parcours social, bonheur de vivre). Je ne suis pas sûr du tout qu'il y ait aujourd'hui une relation étroite entre les deux.

VOUS ÊTES EN TRAIN DE NOUS DIRE QU'UN 19/20 NE GARANTIT RIEN QUANT À SON AVENIR ?

☛ **Sylvain Olivier** — Exactement. J'ai pour ma part la conviction par contre, que lorsqu'un jeune a confiance en lui, qu'il a été bien pré-

paré, bien structuré, autour de valeurs solides, et ce dans des structures familiales ou scolaires aimantes, il peut remuer des montagnes.

D'AUTRES OUTILS PÉDAGOGIQUES

TROIS QUATORZE — ON PARLE SOUVENT EN FRANCE D'OPPOSITION ENTRE TRADITION ET MODERNITÉ. COMMENT VOUS SITUEZ-VOUS DANS CE DÉBAT ?

☛ **Patrick Rabiller** — C'est, là encore, un faux débat. La tradition me fait penser à deux choses : premièrement au modèle collectif, quasi militaire, qu'ont appliqué pendant longtemps nombre d'établissements, dont le nôtre. Ce modèle, qui avait son efficacité il y a une époque, n'est plus, qu'on le veuille ou non, de mise aujourd'hui. Et « Tradition » me fait également penser à l'enseignement vertical : cours magistraux, hiérarchisation des relations. Il faut être conscient que notre tradition académique universitaire — livresque et verticale — n'est pas (et n'a jamais été vraiment) adaptée à l'univers collège/lycée. Il me semble qu'au collège et au lycée on devrait s'éloigner de cette idée de l'enseignant/livre et se rapprocher du modèle de l'accompagnateur de l'antiquité (quelqu'un de respectable par sa passion et par sa manière de faire et d'être) ou du charpentier : celui qui permet au jeune de se construire, qui l'aide à se connecter. Notre légitimité en tant qu'enseignant et que formateur de jeunes n'est pas fondée sur une Licence ou un Master (surtout si nous les avons obtenus dix ou trente ans plus tôt). Le savoir — l'expertise dans sa matière — est une base. Mais ce qui fait la force d'un enseignant et la force collective d'une école, c'est une expérience éducative d'adulte, passionné de savoir — et exigeant à ce niveau —, mais aussi (voire avant tout) accompagnateur de savoirs. La transmission du savoir en d'autres termes doit être conçue pour être intégrée à cette « construction » d'ensemble qu'est un jeune.

TROIS QUATORZE — ET, PLUS CONCRÈTEMENT, SUR QUELLES BASES ÉTABLIR CETTE PÉDAGOGIE ?

☛ **Patrick Rabiller** — Je considère qu'une bonne pédagogie doit passer par une phase de diagnostic et d'écoute (qui suppose aujourd'hui une individualisation de l'approche et des échanges sur les méthodes), une phase de stimulation (qui consiste à intégrer dans un cycle de répétition et de routine le principe de l'exceptionnel, de la piqure de curiosité ; en un mot il faut savoir créer de l'étonnement) ; et une phase d'évaluation. Le processus ne doit pas être linéaire mais circulaire, les trois phases doivent s'entremêler en permanence.

☛ **Sylvain Olivier** — L'idée de provoquer des peurs pour les dépasser est une notion qui m'est chère. Elle est primordiale en matière de pédagogie. Elle consiste à se fixer des objectifs, à se confronter à un obstacle qui, parce qu'il est franchi, nous permet de nous surpasser. On doit même provoquer des peurs avec nos propres équipes, amener par exemple les enseignants à se confronter au tout numérique, à manipuler des outils (tablettes et autres) avec lesquels les élèves sont a priori plus à l'aise qu'eux, plus performants (non pas en matière de savoir, mais justement de manipulation). Nous sommes obligés aujourd'hui de nous interroger sur la façon dont les élèves apprennent.

TROIS QUATORZE — CE STRESS ET CETTE PRESSION (QUI NE CESSENT DE CROÎTRE) N'ONT PAS L'AIR, PAR CONTRE, DE DONNER DE BONS RÉSULTATS.

NE MÉLANGE-T-ON PAS DEUX NOTIONS QUI N'ONT RIEN À VOIR ET NE SE DIRIGENT PAS, PARALLÈLEMENT À CETTE AUGMENTATION DE LA PRESSION, VERS UNE DIMINUTION DE L'EXIGENCE EN TERMES D'ACQUIS ET DE COMPÉTENCE ?

☛ **Sylvain Olivier** — Je n'irai pas sur ce terrain-là, car il est difficile de comparer. L'école s'est tellement démocratisée depuis un siècle et le public s'est totalement élargi ! On ne peut pas comparer avec ce qui se passait auparavant. Mais il est vrai que pour la lecture, l'écriture et le fait de savoir compter, il faut bien admettre que le niveau baisse. En parallèle du savoir comme on l'entendait, les jeunes aujourd'hui possèdent dans certains domaines des compétences bien supérieures à celles que nous avions gamins.

TROIS QUATORZE — JUSTEMENT, FACE À CETTE IDÉE DE TRADITION, NE S'APPUIE-T-ON PAS SUR DES PRINCIPES PÉDAGOGIQUES EMPIRIQUES, AU LIEU DE S'APPUYER SUR CE QUE LA RECHERCHE (NOTAMMENT EN SCIENCES COGNITIVES) NOUS APPREND ?

☛ **Patrick Rabiller** — Idriss Aberkane de l'université de Stanford nous montre l'importance de la kinesthésie dans le processus d'apprentissage des mathématiques. L'importance que revêt l'intuition du nombre. On sait aujourd'hui que toutes les pensées ne sont pas verbalisables. Il attire l'attention sur le non verbal et explique comment les jeux (notamment les jeux vidéo) qui développent entre autres la mémoire et la modularité de l'esprit peuvent énormément faciliter l'enseignement des maths. À partir des nouvelles technologies, ce chercheur construit des outils pédagogiques fabuleux. À nous de tenir compte de tout cela en effet.

Lycée
Saint-Gabriel
SAINT-LAURENT-
SUR-SÈVRES — 85
Vendée

ÉTABLISSEMENT PRIVÉ
SOUS CONTRAT D'ÉTAT

2 "Départs" PIE
depuis 2 ans :

Une année scolaire

Nouvelle-Zélande

+ Échange Trimestre

Canada

4 "Accueils" PIE
depuis 2 ans :

Une année scolaire

Mexique, Japon,

Allemagne, Finlande.

Nombreux
"Départs" et
"Accueils" à venir



L'école doit être non seulement un lieu d'expertise dans un certain nombre de disciplines, mais également un lieu de vie et donc d'équilibre pour le jeune.



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE Convocation et mandat

Cet avis tient lieu de convocation : à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine ASSEMBLÉE GÉNÉRALE (A.G.) de PIE se tiendra le **vendredi 27 juin 2014, à 18 h**, au siège social de l'association, au 87 bis rue de Charenton, à PARIS 75012. L'ordre du jour sera le suivant :

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE ● Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2013

● Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.13 ● Renouvellement du conseil

● Fixation de la cotisation annuelle ● Questions diverses.

Je soussigné(e) :

absent(e) lors de l'assemblée générale ordinaire,

donne pouvoir à :

Pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom

Fait à : _____, le _____

Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »

Questions de pédagogie, suite...



« Springbok » pour un an — Nicolas, une année en Afrique du Sud

Un adolescent doit pouvoir se projeter. Il a besoin de voir loin dans le temps comme dans l'espace. Il faut qu'il entretienne une part de rêve. De tels programmes leur offrent cette possibilité. Ils mettent les jeunes en mouvement.

TROIS QUATORZE — DES ÉTUDES EN SCIENCES COGNITIVES PROUVERAIENT QUE, CONTRAIREMENT À UNE IDÉE REÇUE, LE TRAVAIL AVEC DES TABLETTES ET AUTRES OUTILS NUMÉRIQUES AIDERAIT À OBTENIR UNE MEILLEURE ATTENTION ET UNE MEILLEURE CONCENTRATION DES ÉLÈVES. HONG KONG, PAR EXEMPLE, OBTIENT DE CE CÔTÉ-LÀ DES RÉSULTATS SURPRENANTS.

❖ **Sylvain Olivier** — On sait très bien aujourd'hui ce que peuvent apporter ces outils. Nous passons pour une école pilote parce que nous utilisons les tablettes, mais cela m'agace, car cela dénote plutôt le retard général que nous avons pris dans ces domaines. Le travail avec l'ordinateur et les tablettes, s'il aide à la concentration, permet aussi de moins se focaliser sur les savoirs (qui deviennent accessibles en un rien de temps sur n'importe quel moteur de recherche) et de se focaliser avant tout sur les compétences.

TROIS QUATORZE — QUE PENSEZ-VOUS DE L'ARGUMENT QUI CONSISTE À DIRE QUE ORDINATEURS ET TABLETTES COUPENT LES RELATIONS ET NE FACILITENT PAS LE LIEN SOCIAL ?

❖ **Sylvain Olivier** — Il y a deux ans, tous les élèves se précipitaient sur leur Smartphone dès qu'ils sortaient de cours, et maintenant que nous autorisons et favorisons l'utilisation des tablettes et ordinateurs en classe, on n'en voit presque plus dans les couloirs. Les jeunes ont plaisir à se retrouver ; ils redécouvrent le plaisir des activités non virtuelles, parce que nous intégrons le virtuel (qui fait partie de leur quotidien) dans l'enseignement.

TROIS QUATORZE — ON SAIT QU'INTÉGRER LE TEMPS DE SOMMEIL ET DE RÉCUPÉRATION DANS LE PROCESSUS D'APPRENTISSAGE POURRAIT ÊTRE BÉNÉFIQUE. OR ON NE BOUGE PAS DANS CE SENS... DANS UN AUTRE ORDRE D'IDÉES, ET DANS L'OPTIQUE DE LIBÉRER DU TEMPS (ET DONC D'ALLÉGER

LES EFFECTIFS DES CLASSES) NE POURRAIT-ON PAS REGROUPER LES COURS PUREMENT MAGISTRAUX EN AMPHI (CLASSE DE 200 À 300 ÉLÈVES) ET PRÉVOIR DES TEMPS D'ATELIER ET DE PRISE EN CHARGE QUASI INDIVIDUELLES ?

❖ **Patrick Rabiller** — Tout à fait, nous commençons d'ailleurs à le faire. Il faut juste vérifier la pertinence et la compétence du conférencier. De la même façon, l'e-learning devrait être amené à se développer. Mais à la condition cependant qu'il y ait vraiment un interlocuteur au quotidien, une personne physiquement présente pour accompagner l'élève et l'aider à structurer les données qu'il aura à enregistrer.

PARTIR OU ACCUEILLIR : UN OUTIL À LA FOIS TRADITIONNEL ET MODERNE

TROIS QUATORZE — PEUT-ON PARLER DE LA SCOLARISATION DE LONGUE DURÉE À L'ÉTRANGER COMME D'UN OUTIL PÉDAGOGIQUE ?

❖ **Sylvain Olivier** — Oui, en quelque sorte. Ce genre de projet, c'est l'avenir. Rester uniquement sur des parcours classiques en formation initiale, sans diversifier l'offre éducative, c'est aller droit dans le mur. Les programmes que vous mettez en place, au-delà de l'intérêt purement linguistique, offrent justement l'occasion à tous ceux qui y participent, d'acquiescer cette confiance dont on parlait. Il s'agit quelque part de provoquer une peur. L'adolescent de 15-16 ans se dit : « Je vais devoir quitter ma cellule familiale, quitter mon cadre de vie habituel, mon monde sécurisé, mon école et mon train-train. » À lui, avec toutes les structures qui l'entourent (école, famille, association), de surmonter cette peur.

TROIS QUATORZE — À PIE, CETTE IDÉE DE « PASSAGE » NOUS EST CHÈRE, IL S'AGIT, C'EST VRAI, DE FRANCHIR UNE FRONTIÈRE, AUSSI BIEN PHYSIQUE QUE PSYCHOLOGIQUE.

❖ **Sylvain Olivier** — C'est ce qu'on appelle grandir. Aider l'adolescent à être autonome est un objectif pédagogique primordial.

❖ **Patrick Rabiller** — En développant avec des organismes comme le vôtre ce type d'échanges, nous favorisons la construction des jeunes. On en revient à l'idée de la charpente. Nous parlions tout à l'heure de stimulation. Il est bien évident que le départ vers une autre école, ou la présence à vos côtés d'un jeune d'une autre contrée et d'un autre

monde scolaire, voilà qui vous étonne, vous interroge, vous surprend et entre donc dans votre processus de construction. Vous parlez de « partir à l'étranger » ou « d'accueillir un étranger », mais je pense qu'il faut veiller à entendre ce terme « d'étranger » dans son acception positive. L'étranger au sens de l'« étrange », de ce ou de celui qui produit de l'étonnement, et non pas au sens de celui qui n'appartient pas au groupe ou qui est inconnu. Il y a dans ces échanges une dimension indéniable d'initiation.

TROIS QUATORZE — CELA VA DANS LE SENS DE CE QUE L'ON DÉFEND ET DE CE QUE L'ON PRÔNE : LE « VOYAGE » D'INITIATION, AVEC SON ASPECT « MERVEILLEUX » ET SES ÉPREUVES, ET CE À UN MOMENT CRUCIAL DE LA VIE. UNE VERSION ACTUALISÉE DU VOYAGE DU GENTILHOMME DES XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES.

❖ **Sylvain Olivier** — Un adolescent doit pouvoir se projeter. Il a besoin de voir loin dans le temps comme dans l'espace. Il faut qu'il entretienne une part de rêve. De tels programmes lui offrent cette possibilité. Ils mettent les jeunes en mouvement.

❖ **Patrick Rabiller** — En partant ou en accueillant, on engage le pari de vivre ensemble, de vivre l'altérité, dans le sens où on va partager la vraie vie avec ses merveilles et ses difficultés. C'est l'international au sens de l'inter-nation, de la concertation, du dialogue, de l'échange, sans ce dénominateur mou qui sous-tend l'idée de mondialisation (cette version moderne de Babel). Je pense que vos expériences de vie commune, que l'on essaie de relayer dans nos écoles, supposent l'instauration forte et fondamentale au cœur du système de la notion de « différence », et donc la compréhension des différences et des nuances internes à un système en vue de l'instauration d'un langage commun.

TROIS QUATORZE — UN TEL OUTIL EST-IL CONÇU POUR TOUS LES ÉLÈVES ?

❖ **Sylvain Olivier** — Il est bien difficile aujourd'hui de concevoir un projet « pour tous ». Au-delà de la question purement financière, je ne crois pas de toute façon que tout le monde puisse partir six mois ou un an, pour la bonne raison que c'est une aventure difficile. Il y a des échecs. Mais ce sont des projets essentiels pour quiconque veut et peut se confronter à la réalité du monde, veut apprendre à surmonter des obstacles, et peut vaincre ses peurs. Ces voyages aident à se stabiliser émotionnellement. Je pense par contre qu'il faudrait faire un effort aujourd'hui pour ouvrir ces programmes aux jeunes qui suivent des filières techniques.

TROIS QUATORZE — QUE DITES-VOUS À CEUX QUI PARLENT DU SÉJOUR SCOLAIRE DE LONGUE DURÉE EN TERME DE TEMPS PERDU, DE RISQUE DE DÉCROCHAGE ?

❖ **Sylvain Olivier** — Que cela n'a pas de sens. J'irai même plus loin en affirmant que ce qui est important c'est la construction du gamin et non pas la qualité et la netteté de son parcours scolaire. Qu'ont-ils à perdre ?

❖ **Patrick Rabiller** — Dans un monde où l'on fait de l'identitarisme — donc de la revendication identitaire — la réponse n'est pas la globalisation neutre, mais l'identité sereine et partagée. « Qui suis-je ? », je le découvrirai d'autant mieux que je croiserai des personnes en mesure de m'interpeller sur ma personnalité. L'école a un rôle fondamental à jouer pour éviter le communautarisme et l'identitarisme qui nous menacent. L'apport de jeunes d'horizons très divers avec partage de temps de vie est essentiel dans ce processus. Quant on intègre un jeune dans une école (comme on le fait avec Anna en ce moment), on est dans la réalité de ce partage et de cet apprentissage de l'autre. On ne se confronte pas à la Finlande avec un grand F et dans sa totalité, on vit simplement avec Anna, avec son histoire et son « background » finlandais. Ces rencontres créent des déplacements qui mettent les jeunes en appétit d'apprentissage et en même temps leur permettent de s'interroger sur ce qu'ils sont par rapport à celui ou à celle qu'ils découvrent.

❖ **Sylvain Olivier** — Nous avons 16 jeunes étrangers scolarisés chez nous (sur un total de 1200 élèves), ce qui n'est pas négligeable. Accueillir des élèves étrangers est devenu dans notre établissement, une marque de fabrique. Il faut, c'est vrai, se poser les bonnes questions quant à la préparation du jeune en amont et quant à la précision des informations relatives à son profil. Il faut affiner la venue des jeunes étrangers, mieux préparer l'intégration dans les classes et préserver l'équilibre dans lesdites classes, mais il n'y a aucune raison de ne pas développer ces échanges. Au final et malgré parfois des réticences, la remontée du côté des profs est très bonne. Nous sommes donc très demandeurs. Soutenir un jeune qui veut partir à l'étranger, ou intégrer un jeune étranger, est aujourd'hui une évidence pour nous, c'est une composante culturelle de notre établissement, un élément de cette ligne pédagogique dont nous parlions tout à l'heure. Et les équipes enseignantes l'intègrent comme tel. ●

TÉMOIGNAGE

GWENOLA ARRONDEAU — Directrice adjointe du Lycée Sainte-Croix du Mans

Depuis 3 ans, notre lycée s'est engagé dans un partenariat avec PIE. Notre collaboration a permis à une dizaine de jeunes étrangers (Taiwanais, Australiens, Sud-Africains, Autrichiens, Américains) de venir découvrir la France et de s'intégrer à la jeunesse française. Ces jeunes s'assimilent complètement aux élèves français, en suivant les cours et en participant aux différentes activités proposées tout au long de l'année : conférences-débats, concerts, voyages.

Les premières semaines de ce type de séjour sont toujours un peu déroutantes pour ceux qui y participent, mais je suis toujours fascinée par l'extraordinaire capacité d'adaptation des jeunes, alors même que certains d'entre eux n'ont, à leur arrivée, aucune connaissance de la langue française. Leur prise en charge par un jeune du lycée durant ces premières journées me paraît tout à fait précieuse. Elle leur permet de se repérer dans le lycée, de comprendre son fonctionnement et celui de la cantine, de connaître le nom des professeurs...

Les progrès sont fulgurants. Au départ les explications se font souvent en anglais (sans oublier le langage universel des signes), mais passée la première période, aux alentours des vacances de la Toussaint, le français prend le relais. Les consignes sont alors mieux maîtrisées.

En janvier, ces jeunes s'expriment couramment en français, et nous pouvons alors envisager de les préparer au « Diplôme d'études en langue française » (ce qui sera pour eux une reconnaissance de leur maîtrise du français). Au retour des vacances d'hiver, les efforts se concentrent sur la maîtrise de l'écrit. L'objectif alors est de réaliser un reportage suivi d'une conférence auprès des élèves (de leur classe ou de leur niveau) sur leur pays d'origine, et sur leur vie là-bas ; ils témoignent enfin de leur immersion. Chaque semaine, ce travail est corrigé : ils sont guidés par un enseignant.

En juin, la séparation est toujours très émouvante. On se promet de garder le contact. Ces jeunes restent dans nos mémoires : ils ont relevé un défi et ont souvent réussi à atteindre leurs objectifs.

L'université américaine à la portée de tous

GO CAMPUS
04 42 91 31 01



Lycée Sainte-Croix
Le Mans
Sarthe — 72

ÉTABLISSEMENT PRIVÉ
SOUS CONTRAT D'ÉTAT

9 « Accueils » PIE
depuis 2 ans :
Une année scolaire
Taiwan, Australie,
Afrique du Sud,
Autriche...

« Départs » et
« Accueils »
à venir...

Impressions, suite...

Doigts de pieds en éventailMargot,
Une année en Nouvelle-Zélande**AU-DELÀ DU CONCEPT**
Léa, Mississauga, Ontario
Échange Trimestre Canada

Je n'aurais jamais pensé que quelque chose comme ça existait, une expérience inédite, un moment pas comme les autres : partager sa maison, sa famille, ses amis avec la même personne pendant six mois ! C'est vrai que ce n'est pas tous les jours facile, mais il faut le vivre pour le comprendre... Cet échange dépasse le concept d'apprendre l'anglais ou de découvrir un pays. Il permet de se découvrir soi-même, de se surpasser. Il est vrai que c'est difficile de s'intégrer, de changer de pays, mais tu te dis que tu vis une expérience que tu ne pourras jamais refaire, complètement insolite et tu sais que beaucoup d'autres voudraient être à ta place.

USA VERSUS MEXIQUE**Élodie, 2x6 — USA/Mexique en 2012**

Ça y est, les jours qui restent ne se comptent plus que sur les doigts de la main. Vivre dans deux pays, c'est deux fois plus de rencontres, deux fois plus de découvertes, deux fois plus d'étonnements, et surtout deux fois plus de familles ! Après avoir passé cinq mois extraordinaires aux côtés de ma famille américaine au fin fond de l'Iowa, l'heure de partir a sonné. Ce départ a été extrêmement dur : laisser derrière soi

une famille qui t'a couvée et aimée pendant cinq mois, et laisser des amis extraordinaires, ce n'est vraiment pas la chose la plus facile... Les larmes furent au rendez-vous ! Et partir des États-Unis pour aller au Mexique, pour vivre dans une famille avec qui je n'avais eu mes premiers contacts que quelques jours auparavant, cela représentait un vrai saut dans l'inconnu. Un saut qui me faisait peur : mon seul désir alors était de rester cinq mois de plus aux États-Unis, je commençais à regretter mon choix. Je craignais que les cinq mois au Mexique ne puissent jamais égaler mes cinq mois aux États-Unis.

Arrivée au Mexique, les premiers jours ont été très difficiles : passer d'une famille très à ton écoute à une famille presque indifférente à ta présence a été dur à surmonter. Après être entrée au lycée, je me suis fait des amis très rapidement, tout allait mieux ; j'ai été invitée à droite à gauche, à des soirées, à des « comidas », mes semaines et mes week-ends se sont très rapidement remplis d'activités variées. J'ai appris à manger piquant — même si je pensais que c'était perdu d'avance — à apprécier la culture locale... J'ai à présent des amis formidables sur qui je sais que je peux compter à tout moment, et la dernière chose dont j'ai envie est de rentrer en France. Beaucoup me demandent si je préfère les États-Unis ou le Mexique : je suis désolée mais je crois que cette question reste-

ra sans réponse, car mes expériences dans ces deux pays ont été complètement différentes et toutes deux extraordinaires.

Je rentrerai en France complètement changée, grandie, mûrie, plus sûre de mes objectifs, de mes opinions. J'ai tant appris sur moi-même et sur les autres.

ADIEUX AU PARQUET**Anonyme****Une année aux USA**

Je vais très bien. Beaucoup mieux qu'il y a trois mois. Depuis que le second trimestre a commencé, je ne vois plus le temps passer, mon aventure est juste magique ! Je n'ai plus de cours d'anglais depuis environ deux mois, car ma professeure ne voyait plus l'intérêt de continuer, vu mon niveau ! Ma famille d'accueil est toujours aussi fabuleuse à mes yeux, on arrive à communiquer.

Eh oui, en trois mois tout a changé pour moi : mon premier trimestre a été dur, avec beaucoup de coups de blues, pas vraiment d'amis, etc. Et une fois les examens finaux passés, tout a changé : un nouveau trimestre a commencé et un nouveau « moi » est arrivé. Je pense (j'en suis même certaine) que le fait d'intégrer une équipe de sport m'a fait beaucoup de bien, j'ai trouvé des amis (comme une deuxième famille, ou une troisième dans mon cas). Je ne regrette pas non plus mon choix d'avoir pris « Choral », ni même d'avoir accepté l'aide de ma professeure de français quand elle m'a demandé si je voulais manger dans sa salle et rencontrer de nouvelles personnes. Je sais aussi que mon deuxième trimestre a été super ! Hier, j'ai acheté un tee-shirt blanc avec écrit dessus « Orange & Black » et avec le symbole du lycée et j'ai demandé à tous mes amis d'écrire un mot dessus... un souvenir en plus.

Hier, j'étais en uniforme de « cheerleaders » pour le dernier match de basketball de l'année. J'étais à la fois heureuse et triste. Je voyais les joueurs se donner à fond pour leur dernier match. Le bonheur flottait dans l'atmosphère. Mon amie Johanna se tenait à mes côtés ; elle avait par moment la larme à l'œil ; Bailey et moi-même la prenions dans nos bras. Quand le match s'est terminé, les joueurs se sont réunis au centre et se sont mis à terre pour embrasser ce parquet où ils avaient joué pendant trois ou quatre années... Moi, j'ai souri en voyant ça...

À UN CHEVEU**Parents de Corentin****Une année aux USA en école privée**

Cela fait plus de cinq mois que Corentin est parti. C'est très long et en même temps, cela a passé tellement vite ! Je pensais que cela serait plus difficile pour nous, sa famille, mais en fin de compte, on le voit tellement heureux que nous le sommes aussi ! Son plus grand stress au début, c'était... le coiffeur ! Quand il en a trouvé un qui lui coupait les cheveux « mieux qu'en France », il m'a envoyé un message en me disant : « C'est bon, plus rien ne peut se mettre en travers de ma route ! » Comme si la réussite de son séjour ne tenait qu'à... un cheveu !

L'autre jour, il m'a demandé de lui écrire « dans une langue qu'il comprend ». Il m'a dit qu'il avait été obligé d'utiliser « Google traducteur ! » pour lire mon message en français ! Il blaguait bien entendu, et cela m'a beaucoup amusée. Du coup, je lui ai écrit en anglais, et là, il m'a dit que je me « débrouillais ». C'est le monde à l'envers ! Il a beaucoup de chance, sa famille est adorable, il s'entend très bien avec tout le monde. Pour Noël, il a été très gâté par les oncles, les grands-parents... Nous redoutons un coup de blues. Il n'a pas eu lieu. C'est génial !

Je comprends aujourd'hui pourquoi PIE déconseille de

rendre visite aux enfants : cela casserait le lien qu'ils tissent avec leur famille d'accueil. Nous avons choisi de rencontrer sa famille cet été, nous repartirons aux USA avec Corentin, qui sera très heureux de nous faire découvrir la région où il aura passé de si bons moments, et les gens avec qui il aura tissé des liens indescriptibles.

Nous avons choisi la formule en lycée privé, et nous ne regrettons pas notre choix. Le lycée a un programme d'accueil spécial pour les étrangers, et tout convient à notre fils. Il adore son école. Les élèves comme les profs sont très disponibles.

Bref, notre fils est en train de vivre une aventure qui va bouleverser sa vie. Il a même choisi de faire ses études supérieures aux USA. Nouveau challenge.

Pour notre famille, très soudée, cette expérience est très positive, même si le manque est là (surtout pour Arthur, son petit frère), nous sentons nos liens se renforcer au fur et à mesure des mois qui passent. C'est sûr, son retour sera un grand moment.

Voilà, je veux juste ajouter que je suis très fière de mon fils, il a réussi à surmonter les difficultés liées à la langue, à la différence de culture, à l'éloignement. Il a grandi, c'est sûr. Merci PIE pour votre préparation, et tous vos conseils qui se sont révélés très utiles.

UN SOCLE**Parents de Tristan,****Un an aux USA en 2012**

Bientôt 6 mois que Tristan se trouve dans son foyer américain et nous pouvons d'ores et déjà tirer un bilan très positif de son expérience. L'acquisition de la langue est assurée. Il fait parfois son « Jean-Claude Vandamme », comme s'il avait du mal à trouver ses mots en Français.

L'intégration dans sa famille d'accueil et son lycée est optimale, les résultats scolaires sont très favorables. On le sent à l'aise, épanoui et mûri. Les nouvelles technologies nous permettent de nous retrouver régulièrement et d'établir avec sa famille d'accueil des liens amicaux. Nous n'avons pas observé chez Tristan de coups de cafard, hormis les quinze premiers jours qui se sont avérés fatigants et éprouvants nerveusement ! Nous nous sommes également bien adaptés à son absence. On le savait joyeux là-bas...

Nous sommes très heureux de cette expérience. Nous en parlons autour de nous ! Nous vous remercions pour votre suivi et le sérieux de votre encadrement. Nous sommes convaincus que cette expérience sera fondatrice pour Tristan et qu'elle constituera un socle important pour sa future vie d'adulte. ●

<http://www.piefrance.com/trois-quatorze/temoignages/>

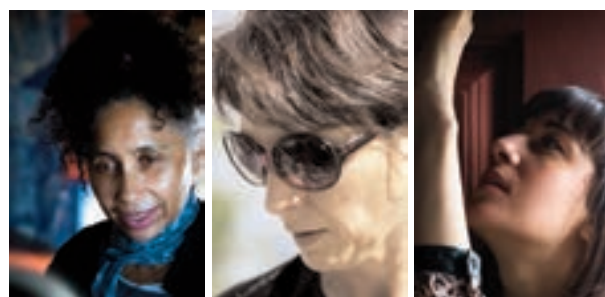
Purple Brain — Suite de la page 8

... depuis de défricher — pour ne pas dire déchiffrer : « *L'écriture est un espace merveilleux fait de découvertes permanentes, de tournures et de formes étranges et toujours nouvelles.* » Elle parle alors des ateliers d'écriture qu'elle anime depuis presque dix années, et qui sont des îlots de rigueur et de liberté, de recherches, de réflexion et d'errances. Et à l'entendre revenir sur cette notion essentielle d'initiation, on comprend aussi ce qui l'a attirée dans son travail à PIE, dans cette relation avec tous ces jeunes adolescents qui ont choisi de marcher, de rêver, d'apprendre et de s'initier.

Elle est « deep purple »... mais sans être pour autant particulièrement rock'n roll. Elle le reconnaît volontiers quand, lorsqu'on l'interroge sur ses goûts musicaux, elle admet préférer les chansons et les ballades — avec deux L cette fois — à des musiques plus provocantes ou plus expérimentales. On se dit pourtant, en la quittant, que si on devait lui associer un air, on choisirait celui qu'on l'imagine assez bien entonner à tous les jeunes qui frappent à sa porte et aux portes de PIE, le fameux refrain des Doors : « DREAM ON ». ●

TOP 10 — par Anna, Finlandaise, une année en France

Vendanges — Je ne peux pas dire que cette journée était ma meilleure journée, mais elle sans doute dans ma liste « Top 10 ». Nous sommes au début d'octobre, par un samedi ensoleillé. On est partis au matin chez les parents de ma mère d'accueil. Ils m'ont dit de ne pas mettre des beaux vêtements. On a aussi pris des bottes en caoutchouc. J'ai su qu'on allait travailler, mais quoi ? Dans la voiture, ma famille d'accueil m'a dit que nous allions faire les vendanges dans le champ du père. On est arrivés dans le petit champ qui avait plein de rangées de ceps de vignes. Nous avons pris chacun un seau et un sécateur. On était deux par rang pour couper les grappes de raisin. Au milieu de la matinée, nous avons fait une pause café. Quand notre seau était plein, je me souviens qu'on allait le vider dans des bassines. Après la matinée de travail, nous avons tous déjeuné en famille. Ensuite nous avons vidé les grappes de raisin dans le pressoir... C'est à ce moment que le jus de raisin s'est mis à couler et c'est à partir de là que nous avons pu en boire.

**MOUVEMENTS NATIONAUX À PIE**

Encore du changement en 2013-2014 au niveau du découpage national. Le départ de Claire Bonneton, dont nous saluons

ici le précieux relais assuré dans le Sud en tant que responsable de régions, a été suivi de l'arrivée de Danielle Mérope-Gardenier. Danielle (mère de Maya — participante 1990 et actuelle « Directrice des programmes ») et de Matthijs — participant 2000 et délégué) fait partie de l'équipe depuis des années. Elle supervise désormais la région Sud depuis Banon, dans les Alpes de Haute-Provence.

Dans le Nord, les mouvements sont plus profonds encore : le départ, en tant que responsable de régions, d'Eric Sévette entraîne un bouleversement complet et notamment la fusion des régions Nord, Est et IDF. C'est Sarah Gonzales (ex-participante et ex-assistante des programmes) qui relève le défi d'animer cette nouvelle grande région. Eric et Martine, détenteurs de tant de records à PIE (départ, accueil, postes divers...) poursuivent leur œuvre en tant que délégués. Trois Quatorze ne devrait pas tarder à saluer leur engagement pour l'association ! La région Ouest, qui reste sous la responsabilité de Pascale Albert, s'agrandit pour sa part en « annexant » la « Basse Normandie »

PIE & LE FIAP

La longue collaboration entre PIE et le FIAP se poursuit. Elle s'intensifie même. Dans ce centre d'hébergement, situé en plein cœur de Paris, PIE a en effet organisé, cette année, le stage d'orientation « Départ » (mai 2013) — avec près de 300 participants et animateurs — et pas moins de quatre stages « Accueil » (en août, novembre, janvier et février). Longue vie à la collaboration FIAP/PIE !

STAGE TRIMESTRE CANADA

Important — Les dates du stage de préparation au séjour « Échange Trimestre Canada » ont changé. Le stage, spécifique à ce programme, aura lieu les 12 et 13 août 2014, avec départ des participants dans la continuité du stage (le 13 août).

STAGE ACCUEIL DU 22 AOÛT AU 30 AOÛT 2014

PIE est à la recherche d'anciens participants ou parents susceptibles d'encadrer les jeunes étrangers pendant leur semaine de préparation (sorties, visites de Paris...)

Si vous êtes intéressé(e), merci de contacter Sarah Gonzales, Responsable de régions, à : paris@piefrance.com

STAGES

À AIX OU À PARIS

PIE recherche un(e) stagiaire pour ses locaux d'Aix-en-Provence, ainsi qu'un(e) stagiaire pour ses locaux de Paris, de début juillet à fin août 2014.

Missions : recherche de familles d'accueil pour les étudiants étrangers, aide à diverses tâches administratives, déplacements dans les aéroports. Un bon relationnel, un bon niveau d'anglais et un bon sens de l'organisation sont indispensables. Une maîtrise de l'outil « Word Press » serait un plus.

Si vous êtes intéressé(e), merci d'envoyer votre CV et vos dates de disponibilité à : maya@piefrance.com

PORTRAIT



Responsable de la région Ouest de PIE, Pascale Albert se dévoile entièrement dans une couleur, qu'elle affiche sans retenue et qu'elle incarne.

TEXTE : XAVIER BACHELOT — ILLUSTRATION : JMG

ceur en question au goût et au toucher. Elle dit aimer le sucre et les gâteaux : elle nous parle pâtisserie tout en mettant la touche finale à un dessert alléchant ; elle évoque des formes rondes et des tissus caressants. « *Je suis avant tout tactile* », appuie-t-elle. Elle parle de matière (si elle chantait, elle avouerait sûrement que de toutes, c'est la ouate qu'elle préfère) quand, de notre côté, on s'interroge plutôt sur son caractère. On la pousse donc sur ce terrain... « *C'est vrai, acquiesce-t-elle, qu'il n'y a rien en moi de violent. Je suis plutôt du genre à aplanir. Je suis assez égale.* » On la croit volontiers, et elle va le prouver aussitôt.

Le téléphone sonne : il nous faut interrompre l'entretien, car des parents l'appellent en urgence. Leur fille, participante PIE en Nouvelle-Zélande, vient de transgresser une règle de base du programme, et le partenaire à l'étranger menace de la renvoyer. Les parents en question appellent la Responsable de régions qu'elle est pour faire le point et pour comprendre. La situation est tendue : il faut gérer l'angoisse des parents et savoir dire les choses, ne rien promettre qui ne puisse être tenu. Dans ce genre de situation, le ton peut monter vite, l'équilibre est fragile. Pascale dialogue à merveille. Les « Non » sont doux, les « Oui » sont fermes. Elle fait preuve des qualités indispensables à ce rôle de responsable qu'elle endosse, depuis maintenant trois ans, au sein de l'association. Elle sait écouter, elle ne s'empêche pas, elle est disposée à répéter autant que nécessaire, et à écouter encore ; elle joue les « Go-Between », elle soigne les passages et les transitions. On pense, en l'entendant gérer cette situation, à la façon dont Danièle Charamat, ex-pilier de la région, l'a repérée et l'a choisie pour intégrer l'équipe PIE, presque sur un coup de tête.

« *C'est vrai, souligne Pascale, qu'elle m'a demandé d'intégrer l'association en tant que déléguée, dès la fin de notre première rencontre et alors même que ma fille n'était même pas inscrite au programme !* » L'intéressée (Danièle) confirme : « *En la voyant, j'ai pensé à cette fable, qui se conclut par ce bel adage : "Plus fait douceur que violence".* » Et de nous rapporter ce récit où un voyageur (tiens-tiens) est si bien vêtu, que le vent, jaloux et orgueilleux, s'évertue à lui ôter son bel habit. Pour ce faire, il siffle, souffle et tempête ; il détruit tout sur son passage et aux alentours : maison, navire et construction ; mais le manteau, lui, tient bon. Le vent s'épuise et se retire. Le soleil pointe, tranquillement... et notre voyageur, qui sue, et sue encore, bientôt se dévêt. Et la Fontaine de conclure que par la douceur on obtient en effet bien plus que par la violence. Pascale dans ce récit, tiendrait à coup sûr le rôle du soleil, solide et patient : « *Je n'aime pas faire les choses en force et aller à l'affrontement. En fait, je déteste les conflits. Cela m'épuise, cela me coûte.* » On le vérifiera le lendemain même, en la voyant désamorcer avec son fils une situation qui chez d'autres tournerait à l'aigre. Pascale arrondit les angles : elle n'est ni brutale ni brute ; elle n'est pas primaire... puisqu'elle est violet. Elle est une âme de passage, elle se situe quelque part entre rouge et bleu, sans être ni vraiment l'un ni jamais l'autre : « *Je ne m'énerve jamais. Parfois, c'est vrai, je devrais dire « non », mais je ne sais pas. Certains me le reprochent, mais je suis comme ça.* » Rien d'étonnant finalement, car

le violet, lit-on quelque part, est aussi la couleur de l'apaisement.

Le rêve en symbolique serait associé à la solitude et à la mélancolie. « *Cela peut paraître étrange, mais j'aime vraiment la solitude. Mes amis ont du mal à y croire. Et pourtant, c'est vrai. Je fais tant de choses seule : je marche seule, je vais seule au cinéma...* » Et elle s'empresse d'ajouter, de peur qu'on ne la comprenne pas : « *Et pourtant j'adore être avec les autres, parler, échanger.* » C'est que pour Pascale, si sociable, la solitude est une bonne compagne : une de celles qu'elle a appris à apprivoiser. Quant à la mélancolie — cette forme de tristesse nourrie de rêverie et d'abattement — elle ne lui fait pas peur non plus. Elle ne ressent pas, ou si peu, la dépression ou le vague à l'âme censés la sous-tendre. Elle l'interpréterait plutôt comme une expression du bonheur d'être triste et d'aller seule. N'est pas violet qui veut !

Si elle ne se reconnaît pas forcément dans les valeurs de jeûne et de pénitence, qui, dans le monde chrétien, sont traditionnellement rattachées au violet, elle assume plus volontiers la notion de « sous-noir » ou de « semi-deuil » que la métaphysique associée à cette couleur. « *Oui, j'aime bien cette idée de proximité avec le noir.* » Elle évoque alors une année clé de sa vie, une date, et trois événements précis. C'était en 1972. « *J'avais dix ans, raconte-t-elle. Une belle année. Celle où nous avons emménagé dans cette nouvelle maison que mes parents avaient fait construire : un lieu extraordinaire, contemporain, une maison de jeu, un rêve pour un enfant, un petit paradis avec tous ses recoins, un véritable ovni... Et puis 72, c'est l'année de la naissance de mon petit frère. L'arrivée de Jean-François, c'était comme un cadeau. J'étais la grande sœur. Je mesurais alors la chance que j'avais. Et au milieu de ce bonheur, et de cette vie qui roulait parfaitement, il y eut l'incendie de l'usine de mes parents. Aujourd'hui encore, je peux revivre la scène, seconde par seconde : on est à table, on entend au loin une sirène, je regarde et, de l'autre côté de la ville et de la vallée je vois un incendie. Je dis : "Oh, il y a le feu !" Mon père, machinalement, prend ses jumelles, et soudain je le vois qui les balance et qui se précipite comme une furie vers la porte en jurant : il avait reconnu les arches de son usine. En fait tout a disparu ; il n'est rien resté. Et moi, j'ai vécu ça, du haut de mes dix ans, comme la fin du monde. L'après midi, je suis retournée à l'école et j'ai pleuré, pleuré, pleuré. C'était mon premier drame.* » Une année semi-noire, celle de la prise de conscience du malheur.

On évoque rapidement toutes les autres notions censées être attachées au violet. On parle « noblesse », sans trop insister (sinon pour souligner l'attirance de Pascale pour la beauté) ; on parle « dignité », sans s'arrêter ; puis « autorité », mais en survolant la question ; et « jalousie », pour souligner son versant rouge : « *Oui je peux être très jalouse, admet-elle, ça c'est vrai !* »

On s'étend plus sérieusement sur la magie et le surnaturel, deux autres attributs de sa couleur. Pascale alors est plus loquace. Elle dit aimer depuis l'enfance les récits fantastiques, les contes et les fées et les maisons hantées : enfant ce fut « Le club des cinq » et ses mystères, plus tard ce fut « Shining », aujourd'hui c'est « Conjuring ». Elle disserte autour du thème et puis s'éloigne ; elle prend un chemin de traverse en évoquant un peu d'attirance pour tout ce qui touche au matériel (elle rit même quand on lui dit que le violet est aussi le signe de l'anti-matière). Elle nous dit savoir cultiver, à son corps défendant parfois, les vertus de l'inutile : « *Pourquoi ne faire que des choses qui servent à quelque chose.* » Il faut bien l'admettre : elle est « violet ». Profondément violet...

Quand, pour clore l'entretien, on aborde la sphère ésotérique de sa couleur — qui associe le violet à l'initiation — elle paraît alors très touchée et nous fait entrer de plain-pied dans son monde le plus intime, celui de l'écriture en général et de la poésie en particulier, ce monde sans fin qui permet de lire le monde. On pénètre ce jardin précieux qu'elle a découvert dans l'enfance (par sa grand-mère et sa mère) et qu'elle n'a cessé.../... suite p 7

Purple Brain

Chez elle tout est violet : sa tête de lit, son stylo, la protection de son ipad, sa pelle à tarte, sa boîte à bonbons... Et tout sur elle est violet : son manteau et son écharpe, et ses chaussures et son bonnet aussi...

Et en elle ?

La question se pose avec évidence tant cette couleur en apparence la distingue et la détermine. Quiconque la connaît un tant soit peu le sait : Pascale est violet. Elle ne s'en cache pas : « *Chez moi, c'est une passion.* » Mais quand on lui demande pourquoi, elle martèle, en détachant chaque mot et chaque syllabe : « *Je n'en-ai-au-cu-ne-t-dée.* » « *Le fait est que si je me balade dans une grande surface et que je vois un balai violet, je m'arrête et je le regarde. C'est ma couleur, c'est clair. Mais je dois dire que cela n'a pas toujours été le cas.* » Depuis quand alors ? : « *Je ne sais pas !* »

On la devine secrète, ou plutôt discrète, alors on se dit qu'en creusant les contours et en analysant les attributs de ce violet qu'elle affiche comme un blason, on en saura un peu plus sur la couleur de ses sentiments, et qu'on aura en main une clé pour la déchiffrer et la comprendre.

Le violet serait la couleur du rêve et des rêveurs. « *Ah bon ! s'étonne-t-elle, avant d'avouer : C'est incroyable, car je suis totalement et profondément rêveuse ! J'ai toujours rêvé.* » Et d'ajouter : « *Je rêve encore... et je rêverai toujours.* » Mais elle n'entend pas le rêve au sens du désir, de la quête d'idéal, mais bien de la divagation, d'un laisser-aller de la pensée et de l'imagination. Elle s'explique : « *J'ai découvert il y a déjà des années que*

j'adorais la marche, et j'ai compris alors que marcher et rêver étaient synonymes. Il se passe en marchant quelque chose de très particulier, on entre dans une forme de non-réflexion. La pensée s'échappe, elle avance sans être contrainte. Cela produit un grand sentiment de liberté. » Elle poursuit : « *Le rêve nous porte, jamais nous ne le déterminons, nous n'en sommes pas maître.* » Et puis elle compare au yoga : « *J'ai essayé, mais c'était trop technique pour moi, trop réfléchi. La marche est plus naturelle, elle induit le relâchement.* » Elle reconnaît qu'enfant, rêver voulait dire « *s'inventer une histoire, une autre vie, incarner un personnage* », mais que le temps passant le rêve s'était mué en un chemin, en une route inconnue qui « *[la] porte et l'emplît d'images* ». Il semblerait que le « marche ou rêve » l'aide à se concentrer, à s'orienter : « *J'ai pris de grandes décisions en marchant. Les choses se décentent. Les lignes apparaissent avec évidence et clarté.* » On évoque alors les adolescents que, dans le cadre de son travail à PIE, elle aide justement à rêver en leur permettant de partir un an à l'étranger. Elle soutient que les jeunes qui se lancent dans une telle aventure décident tout simplement de marcher, seuls, d'aller de l'avant, et on devine à quel point elle saisit bien leur dessein. Elle sait que ces deux notions propres au rêve — ce désir ardent de se projeter et ce besoin profond de se laisser aller — alimentent leur projet.

Le violet n'est pas violent, il serait même signe de douceur. « *Oui, cela me correspond bien* », dit-elle. Elle associe avant tout la dou-

1962



22 AVRIL
NAISSANCE À CHOLET

1972



DÉMÉNAGEMENT
NAISSANCE
ET INCENDIE

1980



ANNÉE D'ÉTUDES
À MADRID

1989 - 1991 - 1994



NAISSANCES DE
CAMILLE, ADRIEN ET
NOÉMIE

1999



ANIME SON
PREMIER ATELIER
D'ÉCRITURE

2004



RENCONTRE AVEC
PIE, VIA CAMILLE

2010



BÉNÉVOLAT
À NECKER

2012



CAMILLE OBTIENT
SON BACHELOR
AUX USA